

préférer l'auteur des *Méditations* au fondateur de la République :

Laissons-là, dit-il, ma petite personnalité ; prenons la question générale, et jugez la supériorité immense de l'homme d'Etat sur le poète ! Celui-ci s'épuise à aligner des mots et à faire concorder des sons ; l'autre étant le véritable verbe, c'est-à-dire la pensée, la parole et l'acte tout ensemble ! Réalisant ce que le poète ne fait que rêver ! Voyant tout ce qu'il y a en lui de grand, de bon, se convertir en faits et en bienfaits ! En bienfaits qui non-seulement profitent aux générations présentes, mais s'étendent parfois jusqu'à la postérité la plus reculée ! Savez-vous ce que c'est qu'un grand homme d'Etat ? C'est un grand poète... en action !

Vous faut-il une preuve de sa préscience et de sa droite raison ? Pesez bien ce qu'il répondait à une personne lui demandant pourquoi il lisait si souvent M. Thiers :

Thiers arrive à la profondeur par la transparence, et quand je plonge une partie de mes nuits dans ses eaux, je voudrais ne pas plus en sortir que de celles du Léman, par un soleil d'été. Thiers, c'est du bon sens métallisé.

Tant que la France aura un homme pareil, elle ne sera pas entièrement perdue. Je suis un peu trop humanitaire et lui un peu trop national peut-être. Mais vienne une crise suprême, son patriotisme a de tels muscles qu'il soulèvera son pays !

Et lorsque la vieillesse et la pauvreté assaillent celui qui avait disposé des trésors de la France ; que la lucidité de sa pensée et la vigueur de son esprit commencèrent à faiblir, voyez quelle consolation suprême restait à ce génie, et quelle était sa bonne foi et sa naïveté :

Un soir, arrive un de mes amis : "O mon cher, comme vous venez à propos ! Je viens d'achever pour le *Siecle* une très-longue étude sur Béranger. Voici les épreuves, lisez cela, vous en serez ravi ; c'est superbe !" L'ami monte dans sa chambre, se couche et commence dans son lit sa précieuse lecture. Minuit venait de sonner, quand il entendit frapper à sa porte. "Qui est là ?—C'est moi, répond une douce voix, moi, Mme de Lamartine, ouvrez !—Impossible d'ouvrir, madame, je suis couché !—C'est égal, la porte de votre chambre est au pied de votre lit, ouvrez-la et prenez." Il entrebâille la porte ; un main passe et lui tend un papier. Il le prend, la porte se referme, et il lit : "Il y a, à la page 13, un passage qui m'inquiète. J'ai peur qu'il ne fasse tort à M. de Lamartine auprès des lecteurs du *Siecle*. Ne pourrait-on pas le modifier ainsi ?..."

La modification était excellente et l'ami venait de l'écrire en marge de l'épreuve, quand il entend frapper un second coup. "Est-ce encore vous, madame ?—Oui ! ouvrez-moi votre porte comme tout à l'heure et prenez !" Et il lit : "A la page 32 se trouve un autre passage qui..." N'est-ce pas charmant ? Ce dévouement qui oublie toutes les convenances, cette pureté qui passe par-dessus la pudeur, ne vous touchent-ils pas profondément ? car, remarquez-le bien, Mme de Lamartine était non-seulement la plus sainte des femmes, mais une puritaine... que dis-je ? une Anglaise qui joignait toutes les pruderies britanniques à toutes les délicatesses françaises ; et elle venait bravement, à minuit, frapper à la porte d'un jeune homme, ne s'arrêtait pas devant sa réponse qu'il était couché, et lui passait tranquillement deux petits billets à travers la porte, exactement comme font les amoureux pour leurs billets doux.

La fin de l'histoire la complète. Le lendemain matin, on se réunit pour le déjeuner. Mme de Lamartine entre en correspondance de gestes et de regards interrogatifs avec son complice, qui lui fait entendre que la correction est faite. "Eh bien, mon cher, dit Lamartine, avez-vous lu mon Béranger ?—Certainement !—C'est superbe, n'est-ce pas ?—Sans doute... pourtant, il y a un ou deux passages... Ne me demandez pas de changements ! je n'en ferai pas : c'est parfait !—Si pourtant vous me permettiez de vous soumettre deux légères modifications... et il lui tend l'épreuve corrigée. Lamartine lit : "Excellent ! très-juste ! Vous avez mille fois raison !" Puis, se tournant vers sa femme : "Ce n'est pas toi qui aurais trouvé cela !" La femme baissa la tête et sourit.

Aussi lorsque par un jour d'hiver, en 1869, ses restes traversèrent les neiges des chemins, tandis qu'à l'entrée de chacun des villages de la route de Saint-Point, le curé attendait le cercueil pour le bénir, que les populations s'agenouillaient, un fait touchant se passa à quelque distance du château. Ici nous laissons la parole à M. Legouvé :

Près de Saint-Point, un vieux paysan, devant sa porte, pleurait. "Vous pleurez, mon pauvre homme, lui dit un des membres du cortège en lui prenant les mains : vous faites là une grande perte !—Ah ! oui, monsieur, c'était un homme qui faisait honneur à la commune." Le vieux paysan avait raison. Lamartine faisait honneur à la commune comme à la contrée, à la contrée comme à la France, à la France comme à l'Europe—à l'Europe comme à l'humanité toute entière... Il faisait honneur à l'homme !

Et, maintenant, lorsque je vous aurai

dit qu'une grande revue aura lieu au mois de septembre, à la suite de manœuvres de campagne et d'une bataille simulée aux environs de Paris ; que les troupes comprendront un effectif de 55,000 hommes et 7,000 chevaux, il ne me restera plus qu'à vous parler des préparatifs de la fête qu'on donnera à l'occasion de la distribution solennelle des récompenses.

Cette cérémonie aura lieu le 18 septembre, au Palais de l'Industrie. On va transformer l'enceinte de façon à lui faire contenir 25,000 personnes. Un crédit de cent mille piastres, dont 60,000 de l'Etat et le reste fourni par l'administration de l'Exposition, a été alloué pour cette solennité.

Pour la première fois depuis qu'on a commencé ces correspondances, je ne vous ai pas conduit à l'Exposition. Au lieu d'aller au Champ-de-Mars, nous nous sommes rendus à Macon, pour l'inauguration de la statue de Lamartine. Pose croire que vous ne regretterez point ce voyage, car les honneurs rendus à des hommes tels que celui-là sont rares ; et j'estime qu'en ces occasions, il ne faut pas manquer le coche.

Je ne sais quel philosophe de l'antiquité a dit que "le spectacle le plus agréable aux dieux était celui d'un honnête homme aux prises avec l'université."

Quelle n'est pas la sublimité du spectacle, lorsque cet homme, luttant contre le malheur, s'appelle Lamartine, qu'il a été l'idole d'un peuple, le poète d'un siècle ! et qu'oublié, méconnu par ses contemporains, il ressuscite dans une glorieuse apothéose !

Rien n'a d'ailleurs manqué à ce triomphe posthume, pas même l'absence de nos ministres, de nos hommes d'Etat. Les uns ont décliné l'invitation, les autres se sont abstenus. Ils ont bien fait ! Qu'eussent-ils dit à ce remueur d'âmes, à celui qui voulait fonder d'abord la République dans les cœurs ; et de quel air auraient-ils supporté la franchise de ce regard qui, montant de ce cœur loyal dans ses yeux, semble encore lancer des éclairs de ses paupières de granit !

A. ACHINTE.

SOMMES-NOUS UN JEUNE PEUPLE ?

Dans leur marche civilisatrice, on a vu les peuples s'élever dans les arts et se perdre dans le luxe. Si nous faisons dater notre origine comme peuple du moment où Jacques Cartier découvrit le Canada, nous pouvons certifier que nous n'avons pas encore passé la période des arts, et que néanmoins nous allons, voiles déployées, dans le luxe : signe de naufrage, dès le point du départ.

D'un autre côté, si, nous regardant comme une descendance des Français du siècle de Louis XIV, siècle où la fleur des arts s'épanouissait, vous dites qu'il est bien naturel que nous recherchions maintenant le luxe, que faites-vous autre chose que prononcer contre nous l'arrêt de décadence ?

Dans le premier cas : vieillesse précoce ; dans le second, suivant votre manière de voir : vieillesse naturelle. Donc à cette question : Sommes-nous un jeune peuple ? il faudrait répondre : Non.

Nous sommes à cet état de société où la science, objet de l'idée pure, où les beaux-arts, objet combiné de l'idée et de la matière organique, sont repoussés, vilipendés par l'arrogance ériarde du métier, dont le but est la satisfaction des sens. Nous n'avons plus qu'un désir, celui de devenir riche. Tous les efforts de l'ambition tendent à faire tourner d'une manière avantageuse la roue de la fortune. Le paradis de l'Amérique du Nord, c'est le bien-être matériel. L'or est le dieu qu'on adore. Des temples lui sont érigés, et le riche est le prêtre vénéré du dieu or. Le sacrifice que ce dieu demande, c'est une conscience souillée de malversations honteuses. L'honnêteté, dans les rapports commerciaux, n'est souvent qu'un mot hypocrite qui sert à pallier les transactions les plus frauduleuses. N'importe. L'admiration du monde tourne vers le rayon-

nement des richesses. Comme l'homme aime la bouange, et qu'il la trouvera seulement dans l'argent et le luxe, il ne rêve plus qu'appartements somptueux, que beaux habits. Car l'homme en lui-même n'a plus de valeur réelle ; c'est par le revêtement extérieur qu'il est quelque chose.

Qu'arrive-t-il ? Le moindre campagnard s'épuise dans sa hâte d'avoir l'air mon sieur. La servante est souvent mieux mise que sa maîtresse. Le logicien de l'habit va son cours. Telle dame se rencontre aussi qui, dans son miroir, s'éblouit de sa toilette, qui, dans son salon, se pavane ridiculement, qui, dans sa conversation, parle affreusement mal, et dit : "Ces pauvres habitants, c'est-y donc ignorants." Et là madame rit à gorge déployée, d'une façon si ouverte, qu'on a la preuve immédiate de la conviction où elle est de sa propre excellence. Quelques-uns de ceux qui la voient entendent au dedans d'eux-mêmes la voix tacite de la raison qui dit : La place de cette dame, c'est la cuisine ou les champs ; ses vêtements devraient être ceux de la paysanne, non de la princesse. Alors, toutes choses égales et bien combinées, la dame insensée ferait une paysanne sage.

Quand on suit d'un peu près notre société, on aperçoit le ridicule d'un pareil état. Cela fait rire. Mais généralement, tout déplacé que soit notre luxe, il reçoit de tout le monde une approbation bienveillante. Un petit nombre d'esprits éclairés, qui aperçoivent dans un avenir peu lointain l'écueil fatal où il nous mène, font entendre le cri d'alarme. Mais vainement. Leur voix se perd dans le tumulte toujours montant des désirs matériels.

La nation la plus brillante de l'univers, la nation française, n'est pas ainsi. Elle teint d'un luxe choisi ses hauteurs civiles, tandis que la campagne aime toujours ses chaumières séculaires, que colorent et parfument mille fleurs riantes, et orlonne la simplicité des habits sur celle de la nature. L'astre des arts luit sur cette belle contrée et y produit le goût dans le luxe, le bon ton dans toutes les classes de la société.

Lorsque nos ancêtres vinrent au Canada, la France allait atteindre l'idéal d'une nation parfaitement organisée. Je n'ai point en vue ici la forme de gouvernement. Mais l'esprit de politesse pénétrait de rang en rang dans l'édifice social, faisant naître partout l'harmonie, la concorde et la paix. Un retour mutuel de bienveillance et de délicatesse s'établissait qui prévenait, guérissait toutes blessures du cœur, faisant glisser doucement les supérieurs sur les inférieurs.

La triple auréole de la gloire militaire, de la science et des arts qui couronnait la tête de la société, reflétait ses clartés jusqu'aux dernières bases. Le peuple avait devant les yeux le spectacle d'hommes formés par une éducation sans égale, spectacle qui dissipait les ténèbres de son ignorance, le réhaussait, l'ennoblissait, le polissait.

Ainsi le soleil éclaire de ses pleins feux le sommet d'une montagne élevée, pendant que les nuages au-dessous couvrent ses flancs de leur ombre ; mais cette ombre n'amène pas la nuit dans les plaines : car les rayons solaires vibrent à travers les nuées, et répandent encore beaucoup de jour sur la terre.

Quand nous fûmes laissés sur ce continent par les nobles Français qui retournèrent dans la mère-patrie après la cession, nous étions comme cela, plein de nobles vertus, orné du savoir-vivre du grand siècle. Mais des années et des années ont passé. Le temps et les circonstances nous ont éloignés de notre similitude avec les premiers colons ainsi que des Français de France, dont nous sommes séparés depuis plus d'un siècle. Peut-être même ne compterions-nous plus comme peuple, sans le dépôt sacré de notre religion, de nos lois et de notre histoire, dépôt que nous avons conservé, qui nous conserve à son tour et nous maintient encore quelque peu semblable à ce que nous étions d'abord. Mais il est vrai de dire que si nos ancêtres paraissaient maintenant

au milieu de nous, quoiqu'ils seraient heureux de voir leur race autant multipliée, ils trouveraient cependant à reprendre en bien des choses, et ne se reconnaîtraient plus dans beaucoup de leurs descendants.

Toutefois la différence n'est pas aussi grande qu'elle l'eût été si, dans le principe, nous ne nous fussions pas isolés, pour ainsi dire, du reste du monde, pour mieux vivre de notre propre vie nationale, à l'ombre de notre religion, de nos lois et des premiers souvenirs de notre histoire. Cependant, depuis que le Canadien-français connaît l'étranger, il s'en rapproche de plus en plus ; il tombe dans son sein par l'émigration, et je dis : nous menaçons de ne plus être Français pour devenir Anglais ou Américains, échange qu'on ne doit point vouloir, auquel on ne gagnera qu'à se perdre.

Ne les avons-nous pas déjà trop les mœurs de l'étranger ? Dans les centres où l'Anglais domine par l'influence du nombre ou des richesses, ne sentons-nous pas un penchant marqué à cesser d'être Français ? Ne remarquons-nous pas ainsi une différence notable dans la race canadienne-française même ? Québec et Montréal se ressemblent-ils ? Québec, qui a conservé les traditions françaises, est appelé par un homme qui s'y entend en nobles choses, lord Dufferin, honneur à lui : "la ville de la politesse."

J'ai dit : le luxe nous vient surtout de notre contact avec l'étranger. Un peuple qui se forme monte dans les arts avant de descendre au luxe. Un luxe désordonné est la marque de décadence des peuples. Si, nous considérant comme Français, nous déclarons que comme tels nous avons connu les beaux-arts, et qu'il est naturel que le luxe ait son tour, disons-nous que nous avons suivi en cela le cours de la nation française ? En France, les beaux-arts sont loin d'être éteints. Où brillent les beaux-arts ici ? En France, comme ici, le luxe est-il déplacé ?

Finissons. Peuple de la campagne, nous avons reçu l'influence des arts. L'ébranlement des beaux-arts, sous Louis XIV, en France, s'était communiqué jusqu'aux dernières couches sociales. Après que nous avons mis le pied en Canada, nous avons commencé à perdre de vue le contrôle salutaire du milieu où les arts agissaient d'une manière immédiate. Les sommités artistiques, trop éloignées, ne laissaient plus parvenir jusqu'à nous leur lumière et leur chaleur ; ce qu'ils nous en avaient laissé s'éteignit et se refroidit peu à peu. D'autres astres n'ont pas monté sur notre horizon pour les remplacer. Ainsi, comme peuple canadien, nous sommes presque nuls dans les arts, et nous nous précipitons dans un luxe sans vergogne. Quand le beau quitte les arts pour le luxe, il devient adultère ; quand il n'a jamais fait resplendir les arts et qu'il semble lui sur le luxe, c'est un faux brillant : ce ne fut jamais le beau, c'est un mensonge, une vanité, un néant. Nous courrons donc après le faux éclat du luxe, que nous prenons pour le beau feu-follet qui nous entraîne à la ruine, bagatelles ; désirs d'enfant, de vieillesse précoce, de vieillesse naturelle d'un peuple, comme vous dites, ou de seconde enfance, comme vous voudrez. L. GOUÉON.

On a beaucoup parlé du paradis de Mahomet. Les Hanaques—slaves de la Moravie—en ont inventé un qui convient mieux, paraît-il, à leurs instincts et à leurs goûts gastronomiques. Voici la description qu'en donne la *Tages presse*, de Vienne :

C'est une montagne immense en pain d'épice râpé, autour de laquelle coule une rivière de saindoux fondu. Sur les bords, les Hanaques sont couchés à plat ventre, le menton appuyé dans les mains et la bouche ouverte. Au sommet de la montagne, des anges font cuire des boulettes dans une marmite grande comme un cratère, d'autres anges lancent ces boulettes sur la pente où elles se couvrent de pain d'épice râpé ; de là, elles tombent dans la rivière de saindoux et arrivent ainsi dans la bouche des Hanaques, tandis qu'un chœur d'anges chante ses airs favoris. Mais cela ne suffit pas. Une pluie éternelle de bière et d'eau-de-vie tombe du ciel sans mouiller les Hanaques ; lorsqu'ils veulent boire, ils n'ont qu'à ouvrir la bouche.